

Supplément au SOP n° 138, mai 1989

FOI CHRETIENNE ET SOLIDARITE AVEC LES HOMMES

Communication présentée par Olivier CLEMENT  
à l'occasion du Dimanche de l'Orthodoxie,  
le 19 mars 1989 à l'Institut de théologie  
orthodoxe de Paris (Institut Saint-Serge),  
dans le cadre d'une réunion organisée  
par la Fraternité orthodoxe  
de la région parisienne

Document 138.A

Le mot "solidarité" est assez récent dans la langue française, contrairement à "solidaire" qui, lui, est ancien. "Solidarité" est un mot typiquement laïque. C'est-à-dire qu'il relève d'une société sécularisée. Mais il ne faut pas oublier que c'est un mot d'origine ecclésiastique. Le latin "in solidum" (en solidarité), a été dit très clairement de la communion des évêques par saint Cyprien de Carthage au 3ème siècle. Donc, la solidarité peut apparaître comme une expression sécularisée du thème de la communion.

Notre société est à la fois individualiste, avec une très grande solitude des êtres, et en même temps, elle tend à se cloisonner. Il s'y forme des sortes de groupes cloisonnés, un peu sectarisés, et l'appel à la solidarité intervient alors comme une ébauche de responsabilité pour tous les autres. Individu-solidarité est une sorte de figure séculière de ce que nous pourrions appeler dans un langage proprement chrétien, la personne et la communion.

La révélation chrétienne apparaît être en effet la révélation de la personne en communion. Et ce mystère a d'abord été pensé au plus haut niveau, qui est le niveau de la Divinité. Ce sont les élaborations des grands théologiens du 4ème siècle, avec cette extraordinaire transformation de la pensée grecque qui s'est faite à ce moment-là : le nom propre de Dieu n'est pas l'être, comme on a pu le dire à propos de la pensée scolastique par exemple, mais il semble que pour les Pères, le nom propre de Dieu c'est l'amour. Ou, si l'on préfère, l'être relationnel : l'être est le contenu de la communion, l'être naît de la communion.

Et l'homme est à l'image de Dieu. Bien entendu, ce que Dieu est immédiatement, cette réciprocité totale de l'un à l'autre dans la profondeur de Dieu, nous avons à le déchiffrer peu à peu à longueur de vie. Mais l'homme, à l'image de Dieu, est d'une part un secret. Dieu est un secret, il est au-delà de tous nos concepts, au-delà de toutes nos images. Et de même, l'autre pour nous est un secret. Nous ne pouvons pas l'emprisonner dans une étiquette, le ramener à tel ou tel de ses qualités ou de ses défauts ; la personne est sans qualités, elle est au-delà.

Et si l'homme est un secret, il est aussi amour. Il est ontologiquement amour. Le Christ est à la fois un individu concret, et en même temps il est l'humanité. Il assume toute l'humanité. On peut dire que dans l'histoire, il y a eu une seule vraie personne - nous, nous sommes des embryons de personne - une seule vraie personne, et c'était une Personne divine, l'Un de la Sainte Trinité, la personne de Jésus.

Jésus étant la vraie Personne dans sa plénitude de communion, est donc celui qui n'est pas séparé, celui qui n'est séparé de rien, de personne. Les Pères grecs parlent de l'homme unique ; ils disent qu'à travers la multiplicité des individus, il y a un homme unique dans la pensée de Dieu. En Christ, cet homme unique brisé sans cesse par notre péché, est recréé et restauré, ou peut-être instauré dans le Christ, en même temps que le caractère absolument incomparable, unique, inobjectivable de chaque personne. Et si nous disons que les Personnes divines sont consubstantielles, on peut dire qu'en Christ, nous sommes nous aussi consubstantiels.

Telle est la vision chrétienne de la solidarité, qui va évidemment plus loin qu'une simple solidarité humaniste, pour laquelle les hommes sont semblables. Ce n'est déjà pas si mal, d'ailleurs, de ne pas considérer l'autre comme un ennemi, comme un sous-homme, ou un esclave, mais comme un semblable. Mais pour nous chrétiens, les hommes sont consubstantiels. L'autre et moi nous sommes véritablement un même être, une même vie, une même réalité. Nous avons l'air d'être des petites îles dans le grand océan de la solitude, mais en Christ nous sommes un seul être, un seul Corps, au sens le plus réaliste, membres du Corps du Christ, et donc membres les uns des autres.

Regardons Jésus dans les Evangiles : Jésus va à chacun, au-delà de son mal comme au-delà de son bien ; au-delà de ses rôles, au-delà du pur et de l'impur, au-delà de l'orthodoxie et des hérésies. Il va droit au coeur, il va droit à la personne. D'où l'importance dans l'Evangile, des méprisés, ceux que la société de l'époque méprisait. Je pense aux femmes, aux enfants, aux prostituées, aux publicains qui étaient doublement méprisés, parce qu'ils pressuraient le peuple d'impôts et parce qu'ils collaboraient avec l'occupant romain qui était un païen. Le Christ va aussi bien vers le collaborateur que vers le résistant, vers le riche que vers le pauvre...

Et il y a dans l'Evangile cette réalité sur laquelle je voudrais insister, réalité très étonnante et que nous oublions sans cesse : c'est le rôle des hérétiques, des Samaritains. Les Samaritains étaient considérés comme des gens qui avaient faussé la vérité que seuls les Israélites gardaient, et sans cesse nous sommes renvoyés aux Samaritains. Le prêtre, le lévite passent et c'est le Samaritain qui s'arrête. Et c'est à la femme samaritaine, qui a eu cinq maris, et vit avec un homme qui n'est pas son mari, que Jésus va révéler l'adoration "en esprit et en vérité".

Il y a là quelque chose de frappant dans l'Evangile. Pour un chrétien, la vérité n'est pas un système. La vérité n'est pas une chose que l'on met dans sa poche et que l'on possède. Ce n'est même pas une conceptualité. Dans le mot "concept" il y a l'idée d'une prise de possession. La vérité c'est quelqu'un. C'est la relation avec quelqu'un, qui est lui-même relation, au coeur même de la Divinité, et avec nous. Et dans le mouvement de cette relation, la relation avec l'autre, avec tout autre.

Comme on dit dans le Notre Père, "remets-nous nos dettes", nous qui te devons tout, afin que nous vivions seulement par ta grâce. Et alors, dans cette gratitude, dans cette joie, dans cette surabondance du don et du pardon sans cesse renouvelés, "nous remettons à ceux qui nous doivent". Que nous doivent-ils, d'ailleurs, finalement ?

Dieu se révèle en Christ, tellement respectueux de la liberté humaine, qu'il se laisse assassiner, au lieu de contraindre. Il aurait pu contraindre "douze légions d'anges" : il ne l'a pas fait, il s'est laissé assassiner pour donner la vie à ses assassins. Et c'est ce mystère de la grande antinomie qui est au coeur du christianisme. L'antinomie de la Gloire et de la Croix. L'antinomie dont je parlais tout à l'heure du secret et de l'amour, et ainsi dans la relation avec tout autre. La vérité pour le chrétien, ce n'est pas le concept, c'est le visage.

Dieu s'est révélé dans un visage d'homme. Et désormais nous pouvons voir tout visage d'homme en Dieu, nous pouvons voir tout homme comme visage. Dans l'antiquité il y avait toute une catégorie de gens, des esclaves, qu'on appelait des aprosopoi : ceux qui n'ont pas de visage. On les compte comme du bétail, on les utilise comme des choses. En Christ véritablement, l'autre nous est proposé comme un visage ; et un visage, c'est quelqu'un qui s'adresse à vous. S'il s'adresse à vous il faut répondre, et répondre c'est devenir responsable.

C'est cela d'ailleurs la leçon de l'icône. L'icône n'a pas à être célébrée sans cesse en soi, comme disait le père Grégoire Krug qui a été certainement le plus grand iconographe orthodoxe de la première moitié du 20ème siècle : "L'icône est comme une montagne couverte de neige, qui alimente les ruisseaux, qui alimentent les fleuves qui vont féconder les prairies..." S'il y a icône, alors il y a ce mystère du visage qui nous est révélé, et que nous devons tenter de vivre.

Rappelons-nous ce que dit saint Paul : "En Christ il n'y a plus ni Juif ni Grec, ni homme ni femme, ni esclave ni homme libre". Il n'y a plus ni Juif ni

Grec : c'est-à-dire que sont dépassées les oppositions ethniques, les oppositions raciales. Chaque fois que nous mettons l'accent sur une opposition raciale, nous allons contre ce que dit saint Paul. Il n'y a plus ni homme ni femme : c'est-à-dire qu'est dépassée l'opposition des sexes, cette longue infériorisation de la femme. Il n'y a plus ni esclave ni homme libre : c'est-à-dire que sont dépassées les oppositions sociales. Et quand je dis "sont", j'emploie le présent de l'indicatif. Mais dans le christianisme, le présent de l'indicatif doit toujours être dit aussi à l'impératif. Ce qui est, il faut le faire, il faut le réaliser. Ce qui nous est donné dans le Christ, comme une immense possibilité, nous devons le réaliser, par l'union de notre liberté et du Saint-Esprit.

Au fond de nous, disent nos vieux ascètes, il y a l'angoisse cachée de la mort. Et c'est pourquoi nous avons besoin d'avoir des ennemis, et d'avoir des esclaves. Avoir des ennemis pour projeter sur eux cette opacité, cette ombre au fond de nous, pour dire "c'est ta faute". C'est de cette façon que "marchent" - si l'on peut employer le mot "marcher", aussi bien les ménages que la vie politique. Et nous avons besoin d'esclaves ; car lorsque nous avons un esclave et que nous le torturons à notre guise, nous nous sentons des dieux, nous nous sentons tout-puissants, et nous oublions un instant que nous allons mourir. C'est la morale - ou plutôt la contre-morale - du marquis de Sade. Et pourquoi pas la morale de Sade plutôt que celle de Kant si le Christ n'est pas ressuscité ?...

La Résurrection va tout changer. La Résurrection transforme au fond de nous l'angoisse en confiance. Elle permet ce que l'Evangile appelle l'amour des ennemis, et ce que les Pères de l'Eglise appellent le sacrement du frère. Nous n'avons plus besoin ni d'ennemi, ni d'esclave. Sinon le psychisme humain est sans cesse voué à l'ambivalence : il y a la vie et il y a la mort ; il y a la bonté et elle devient de la faiblesse ; il y a la force et elle devient de la violence qui détruit ; il y a l'amour et il y a la haine. Tout est sans cesse mélangé. On sait très bien que la mort est apparue avec la différenciation sexuelle. A partir du moment où apparaît la polarité du masculin et du féminin, apparaît la mort.

En Christ, dans l'Esprit Saint, il y a ce que l'Evangile appelle l'agapé. L'amour est un mot difficile à manier ; à la fois difficile à manier et bien heureusement difficile à manier. Difficile à manier parce que c'est un mot à géométrie variable, et quand on emploie le mot "amour", on ne sait pas très bien ce qu'on veut dire, entre cette attraction dont parle, par exemple, un grand psychologue français contemporain, qui est simplement un attrait au niveau du jeu de l'espèce, et l'amour véritablement oblatif qui est une capacité de se donner pour que l'autre soit. C'est peut-être ce qu'essaye de réaliser le moine, qui renonce une fois pour toutes à tout amour qui pourrait capter l'autre. Simplement, il est séparé de tous et uni à tous ; et nous devons tenter de vivre un peu cela même si nous ne sommes pas des moines.

Et en même temps, je crois que dans toute forme d'amour, si élémentaire, si brutale soit-elle, il y a un grain, une étincelle de l'amour divin. Même dans les plus vulgaires brèves rencontres, il y a au-delà de la fête de la chair, la nostalgie d'un autre, un instant entrevu.

En tout cas dans l'Evangile, pas une seule fois le mot éros n'est employé. Ni dans la traduction grecque de l'Ancien Testament. C'est un mot nouveau qui est employé : c'est le mot agape. Ce mot désigne une force bonne qui vient d'ailleurs. "Si tu déchirais le ciel, et si tu descendais...", dit l'Ancien Testament. Véritablement, le ciel bouclé par la mort est déchiré, et une force bonne qui vient d'ailleurs, qui est la grâce, qui est l'énergie divine, nous est donnée, nous est proposée ; une force qui ne détruit pas, une bonté qui soit créatrice, une douceur qui est la douceur des forts, une vie qui est plus forte que la mort, une beauté qui n'est pas pour la séduction mais pour la communion.

Alors on devient capable de comprendre qu'en Christ, on ne se sauve pas seul, mais on se sauve en communion. Et s'il y a une chose qui est bien attestée dans la plus haute spiritualité orthodoxe, c'est la prière pour le salut universel. Cette prière nous engage dès maintenant à lutter, nous qui portons en nous la puissance de la Résurrection, contre toutes les formes de mort, qui peuvent exister dans l'histoire, dans la culture, dans la société.

Chez les Pères, le sacrement de l'autel apparaît comme inséparable du sacrement du frère ; c'est le langage qu'emploie saint Jean Chrysostome. Dans les Evangiles, là où les synoptiques racontent la dernière Cène, l'institution de l'Eucharistie, saint Jean nous parle du lavement des pieds et nous dit de suivre cet exemple.

Il n'y a pas non plus chez les Pères d'opposition entre ce qu'un philosophe français contemporain, Paul Ricoeur, appelle "les moyens courts" et "les moyens longs". Les moyens courts qui sont le contact d'homme à homme, le service d'homme à homme, l'aumône comme invention du partage, chez les Pères ; et les moyens longs qui sont un effort, une lutte pour modifier certaines structures, en sachant d'ailleurs qu'on n'en aura jamais fini, qu'il faudra toujours recommencer, mais qu'il faut le faire.

Je pense à ce qu'avait fait saint Basile quand il avait créé sa Basiliade qui était un immense centre d'accueil pour les pauvres ; ou le plan que saint Jean Chrysostome avait mis au point pour extirper la misère de la grande ville d'Antioche ou de celle de Constantinople. Dans l'Eglise ancienne, c'est le diacre qui exprimait la dimension sociale de la dispensation des mystères par l'évêque. L'évêque était celui qui dispensait les mystères. Il a délégué plus précisément aux prêtres, quand le presbytérium a éclaté, quand il y a eu plusieurs paroisses, de célébrer l'Eucharistie, et il a donné aux diacres de célébrer le sacrement du frère.

Je citerai ici simplement quelques aspects des Béatitudes, dans Matthieu, et aussi des malédictions qui leur sont liées. "Heureux les affamés et assoifés de la justice, car ils seront rassasiés. Heureux les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde. Heureux les artisans de paix, car ils seront appelés fils de Dieu. Heureux les persécutés pour la justice, car le Royaume des Cieux est à eux." Et dans l'Evangile de Luc, après les Béatitudes, nous lisons : "mais malheur à vous, les riches, car vous avez votre consolation. Malheur à vous qui êtes repus maintenant, car vous aurez faim. Malheur à vous qui riez maintenant, car vous connaîtrez le deuil et les larmes..."

Il faut bien comprendre, quelle est la situation de l'Eglise par rapport à l'ensemble de l'humanité. Cette situation apparaissait très clairement aux chrétiens des trois premiers siècles, qui étaient une minorité et qui avaient le sentiment - comme d'ailleurs l'avait aussi et l'a encore le peuple juif - d'être mis à part pour le salut du monde. Je veux dire que le mot saint n'a pris un sens individualisé, que d'une manière relativement tardive. Dans le christianisme ancien, c'est toute la communauté qui était dite la communauté des saints, c'est-à-dire, ceux qui sont mis à part pour un certain service, pour un certain combat, pour participer au combat du salut pour la vie du monde, comme dit la liturgie de saint Basile, quand il est question justement de l'Eucharistie.

"L'Eglise est le coeur du monde, même si le monde ignore son coeur", a dit le métropolite Georges Khodr. Aux temps de chrétienté, on avait oublié cela, parce que tout le monde était chrétien. Du moins on le pensait. Alors quand on se convertissait, on se faisait moine. Mais comme tout le monde était chrétien, on ne comprenait plus très bien ce ministère de l'Eglise. Certes, il y avait bien des gens qui n'étaient pas chrétiens, mais c'était des fantômes, des barbares au-delà des frontières de l'Empire byzantin par exemple, ou bien des musulmans qu'il

fallait affronter l'épée à la main. Bien sûr, il fallait se défendre quand ils attaquaient...

Deux hommes n'ont pas eu cette attitude polémique vis-à-vis de l'islam. Dans l'Orient chrétien, c'est saint Grégoire Palamas, quand il a été fait prisonnier par les Turcs et qu'il a discuté avec eux. Il s'est dit que l'islam avait peut-être une signification : il apporte le monothéisme à une multitude de gens qui étaient des païens ; en cela il est bien supérieur aux philosophes de la Grèce antique, qui étaient des païens... Grégoire Palamas rapporte dans une de ses lettres comment, alors qu'il discutait avec des docteurs de l'islam, l'un d'eux lui dit : "'Je souhaite que nous arrivions à nous entendre'. Et je lui dis que je partageais ce voeu."

En Occident, c'est saint François d'Assise qui se trouvant dans le camp des croisés en Egypte a déserté le camp, à la grande indignation des autres, pour aller discuter avec le sultan, avec le souverain local, simplement pour lui parler du Christ, et lui dire qu'il était prêt à mettre la main au feu pour affirmer la divinité de Jésus. C'est-à-dire pour faire ce que n'avaient pas fait les chrétiens de Nashran, que le prophète Muhammad avait sommés de venir pour répondre : le Christ est-il Dieu ou non ? Ils n'étaient pas venus. Il leur avait proposé une ordalie et ils n'étaient pas venus. François a proposé cette ordalie, dont d'ailleurs le sultan n'a pas voulu. Mais il lui a dit : "Vous pouvez, toi et les tiens (pas les croisés ! mais les petits frères), vous installer où vous voulez dans mon royaume." Ce que fera par exemple plus tard un père de Foucauld.

Nous comprenons à nouveau ce rôle de l'Eglise. Nous sommes "rois, prêtres et prophètes "véritablement" pour la vie du monde."

Je pense que la relation du social et du spirituel, a été l'objet d'un malentendu. Particulièrement dans le monde orthodoxe de la diaspora, et particulièrement de la diaspora russe. D'abord à cause des séquelles de la révolution russe qui avait fait du social une idole. Ensuite à cause d'une certaine dérive des confessions occidentales qui ont eu tendance à remplacer les grands mystères par l'action sociale : la révélation, c'est la révolution. Nous avons entendu cela dans les années soixante et soixante-dix. Mais de là à se replier dans une attitude qui serait purement verticaliste, je crois que c'est une erreur symétrique.

Il ne faut pas dissoudre le spirituel dans le social. Mais il ne faut pas non plus isoler le spirituel de la société, pas plus qu'il ne faut isoler l'icône de l'art profane, comme le disait le père Grégoire Krug. Il faut chercher une spiritualité créatrice, tellement créatrice qu'elle va s'inscrire dans la culture et dans la société, en se situant en amont des définitions proprement sociales et économiques. C'est comme dans la tectonique des plaques : quand dans la profondeur, ça bouge de quelques millimètres, en surface il y a de gigantesques tremblements de terre. Nous, nous sommes dans la profondeur, et il faut que nous fassions bouger les choses de quelques millimètres...

L'Eglise russe a été interdite d'action sociale en 1929. Et nous voyons bien qu'aujourd'hui, une de ses revendications fondamentales, c'est la possibilité d'une pareille action. Nous voyons d'ailleurs que sans attendre cette étrange période où rien n'est interdit, et rien non plus n'est légalisé, les chrétiens créent des mouvements d'action caritative comme le mouvement "Miséricorde" qui s'occupe des handicapés, des grands malades, de l'accompagnement des mourants. Et il faut dire que les handicapés, les infirmes, les mutilés de guerre, sont très ignorés dans la société soviétique.

Il y a aussi un point sur lequel il faut insister, c'est le mystère de l'hôte. C'est extrêmement important, pour nous Français, à l'heure actuelle. L'hôte qui demande d'être reçu, rappelait à Israël, dans la Bible, sa condition

passée d'étranger asservi. Et il nous rappelle notre condition présente de passer sur la terre. Je vous rappelle ce passage du Lévitique : "Si un étranger réside avec vous dans votre pays, vous ne le molesterez pas. L'étranger qui réside avec vous, sera pour vous comme un compatriote, et tu l'aimeras comme toi-même, car vous avez été étrangers au pays d'Egypte. Je suis l'Eternel votre Dieu."

Ceux qui croient dans le Christ, reçoivent en son nom tous les hommes, quels qu'ils soient, même les plus humbles, et en chacun, ils voient le Seigneur lui-même.

La solidarité pourrait donner à un oecuménisme parfois essoufflé, une forme extrêmement concrète. Nous avons par exemple, en France, l'expérience de l'ACAT : l'Action des chrétiens pour l'abolition de la torture ; et plus largement, l'aide qui a été donnée par des chrétiens d'Occident, aux dissidents soviétiques. Il y a eu là quelque chose d'énorme, nous avons rassemblé 50.000 signatures, en grande partie grâce à l'ACAT, pour quelqu'un comme Ogorodnikov. Nous avons rassemblé des dizaines de milliers de signatures pour Igor Ogourtsov qui a été sauvé : il allait mourir dans les camps et à cause de cette démarche, il a été amené dans l'hôpital du camp et sa vie a été sauvée, il est maintenant en liberté.

Les conclusions ont été tirées par des gens comme Porech, à Léninegrad, ou Ogorodnikov, à Moscou, qui ont été des pionniers du mouvement de réveil dans l'intelligentsia, et qui non seulement ont su qu'il y avait eu ces pétitions pour eux, mais lorsqu'ils étaient en relégation, ont reçu des milliers de lettres venant de catholiques, de protestants d'Europe occidentale. L'un d'eux a dit quand il est rentré : "J'étais un orthodoxe pur et dur, je pensais qu'en Occident il n'y avait rien, que des choses tout à fait corrompues, et j'ai découvert en lisant ces lettres, la profondeur d'une prière et la profondeur d'un amour. Nous étions en train de nous tromper..."

Je rappellerai que les orthodoxes en France ont bénéficié et bénéficient de la solidarité des autres chrétiens. Ce furent d'abord les protestants, ce sont surtout les catholiques maintenant. Combien de nos paroisses fonctionnent dans des églises qui leur sont prêtées, dans la région parisienne, à Issy-les-Moulineaux, ou à Châtenay-Malabry. L'Institut Saint-Serge n'a pu être fondé et n'a pu continuer son oeuvre que par l'apport du Conseil Oecuménique des Eglises, des épiscopaliens des Etats-Unis, et à l'heure actuelle, grâce à l'AMEITO, Association pour le maintien et l'entretien de l'Institut de théologie orthodoxe. Or, plus de la moitié des gens qui cotisent à l'AMEITO sont des catholiques...

Nous devons aujourd'hui, me semble-t-il, redécouvrir la dimension sociale, voire ecclésiale de l'ascèse. Par exemple, le sens collectif, le sens social, du repentir. Après tout, l'aventure de ces jeunes gens de la bonne société russe au 19ème siècle, de ces nobles qui se repentaient d'être des riches, et qui partaient dans le peuple, très souvent c'était au service d'une pensée qui n'était plus une pensée chrétienne, mais la démarche a quelque chose d'extrêmement admirable. Nous avons besoin de cette capacité collective du repentir...

De même la sympathie avec la nature, dans la mesure où notre solidarité doit s'étendre au-delà du monde humain, vers le cosmos tout entier. Et surtout une certaine chaleur, une certaine amitié dans le respect de chacun.

La limitation volontaire des besoins, le jeûne doit avoir aujourd'hui non seulement un sens de purification individuelle, mais un sens historique, permettant une justice à l'échelle planétaire. Il existe des petits groupes de chrétiens, aujourd'hui en France, qui s'imposent de vivre dans une certaine sobriété, une certaine pauvreté volontaire, pour partager avec tel village du tiers-monde, en donnant mais aussi en recevant - car il faut donner et recevoir -, en recevant de la sagesse, de la beauté, ou de l'habileté.

Donc, notre rôle en tant que chrétiens, c'est de nous mettre en amont, pour pouvoir ensuite, par cet effet de tectonique des plaques, comme je le disais tout à l'heure, modifier la réalité de la culture et de la société.

Je voudrais terminer sur un jeu de mots qu'a fait Camus, dans une des nouvelles qui sont reprises dans le recueil qui s'intitule - d'un titre admirable d'ailleurs - "L'exil et le royaume". Toute notre condition est résumée dans ces mots. Ce jeu de mots c'est : solidaire, solitaire. Il est très important qu'il y ait aussi en chacun de nous, un solitaire qui vive le seul à seul avec Dieu.

Si je voulais jouer sur les mots grecs, je dirais qu'il ne peut pas y avoir de péri-chorèse, c'est-à-dire de circulation de la vie et de l'amour, s'il n'y a pas une certaine ana-chorèse, c'est-à-dire un certain retrait. Et il y a là un rôle extrêmement important des moines, des ermites, de ceux qui vivent totalement en dehors de la société humaine : ils peuvent devenir des pères spirituels, ce qui est extrêmement important, mais ils peuvent rester cachés toute leur vie, ils portent dans leur prière la société. Ils sont solidaires de ce qu'ils appellent l'Adam total. Vous avez des textes admirables des grands spirituels de notre tradition, qui parlent justement de cette solidarité ontologique de l'homme de prière dans sa solitude, avec l'Adam total.

Ne soyons pas non plus trop optimistes. Il peut y avoir, il y a sans cesse, des conflits de solidarité. La solidarité s'exprime à travers des sphères extrêmement diverses, qui peuvent s'emboîter, mais qui peuvent aussi s'affronter. Par exemple, les chrétiens qui vivaient dans l'empire romain étaient de loyaux sujets de l'empereur, mais ils pensaient que seul le Christ est Kyrios, Seigneur. Quand on leur demandait de dire que l'empereur est Kyrios, ils refusaient de le faire. Et chaque fois que le politique s'est absolutisé, il y a eu le même phénomène. Notamment dans la Russie soviétique d'hier : quand le futur patriarche Serge a dit : "nous sommes des citoyens soviétiques loyaux, mais nous sommes en même temps parfaitement fidèles au message de l'Évangile, il ne s'agit pas du tout pour nous de devenir marxistes, de devenir matérialistes", il s'est mis sur une lame de couteau. C'est ce que j'appelle les conflits de solidarité.

La solution chrétienne, me semble-t-il, c'est le martyr. La solution chrétienne, c'est toujours la Croix, et non pas la croisade.

Vous me direz : l'Église a béni des guerres. Je crois que l'Église orthodoxe n'a jamais considéré la guerre comme une guerre juste. Nous n'avons pas de théologie de la guerre juste, mais nous avons parfois accepté la guerre comme un moindre mal. Il y a eu des moments où c'était le moindre mal. Mais dans l'Église ancienne, le guerrier était excommunié pendant deux ans, après une campagne où il avait versé le sang. Aux temps de chrétienté, bien sûr, on a fait du guerrier un martyr. Mais je ne suis pas tout à fait sûr que ce soit une bonne chose...

Dans l'affaire Rushdie, dont on a beaucoup parlé ces temps-ci, nous sommes pris entre deux solidarités. Il y a d'une part, notre solidarité avec la défense des droits de l'homme, dont nous savons qu'ils sont les droits de l'homme, parce que l'homme est l'image de Dieu. L'homme a des droits parce qu'il est l'image de Dieu ; sinon, s'il était une parcelle infinitésimale du cosmos et de la société, il serait complètement conditionné par le cosmos, par la société, et finalement par la mort. Et le droit le plus précieux, c'est la liberté, et la liberté de l'esprit. Pour un chrétien, notre Dieu quand il s'est incarné, a été condamné comme blasphémateur. Nous ne pouvons donc certainement pas penser qu'il faut répondre au blasphème par la condamnation, quelle qu'elle soit. Même si nous continuons de réciter des psaumes où nous demandons que les impies disparaissent de la surface de la terre, et qu'ils soient anéantis à jamais... Mais d'autre part, nous avons une autre solidarité, qui est le respect des croyants. Peut-on accepter la dérision par rapport à des gens, et surtout par rapport à des gens comme



les musulmans qui vivent si mal leur condition actuelle : la modernité n'est pas née de leur propre fonds culturel, elle leur a été imposée du dehors, à travers, souvent, une réalité coloniale, une exploitation politique ou économique. Donc, il y a là une sorte de respect nécessaire. Quelle est la solution ?

Il y a des conflits de solidarité, et il faut toujours tâtonner. Avec quelques critères, et nos critères sont la Croix, la prière, et autant que possible, la non-violence, dans la perspective de l'élaboration d'une civilisation planétaire.

Peut-être le chiffre pour déchiffrer l'avenir, est-il tout simplement la Trinité, ou plutôt l'unitrinité. Dans le film de Tarkovski sur Andréï Roublev, à la fin du film apparaît avec une puissance, un ruissellement, un jaillissement de force et de couleurs, l'icône de la Trinité. Cette icône dont on nous a dit récemment qu'elle était permise kat oikonomia comme un pis-aller, mais qui est un chef-d'oeuvre visionnaire (souvent d'ailleurs les gens qui font des chefs-d'oeuvre visionnaires, ne peuvent les faire que kat oikonomia...). Tarkovski, commentant cette icône, dit en substance : voici la Trinité... ce mystère de la division et du rassemblement dans la multiplicité, de la multiplicité dans l'unité, du trois en un, de l'un en trois, c'est la joie de la fraternité humaine, et cela ouvre une voie encore inexplorée dans les siècles pour l'humanité tout entière.

(Texte établi d'après un  
enregistrement et non  
revu par l'auteur.)

---

Commission paritaire : n° 56 935

Abonnement annuel

Directeur : Michel EVDOKIMOV

SOP mensuel    SOP + Suppléments

Rédaction : Jean TCHEKAN

France                    130 F                    300 F

Réalisation : Hélène HOMOUTOFF

Autres pays            160 F                    400 F

Yves POINTURIER

ISSN 0338 - 2478

c.c.p. : 21 016 76 L Paris

Tiré par nos soins

---